

Savoirs pratiques : par-delà la science instituée

Jérôme Lamy, Volny Fages

▶ **To cite this version:**

Jérôme Lamy, Volny Fages. Savoirs pratiques : par-delà la science instituée. Zilsel : science, technique, société, 2021, 2 (9), pp.191-216. hal-03369276

HAL Id: hal-03369276
https://hal.science/hal-03369276

Submitted on 12 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Savoirs pratiques : par-delà la science instituée

Volny Fages & Jérôme Lamy

> « *Je ne sais pourquoi, mais je n'ai jamais vu une machine qui, parfaite dans la description des philosophes, se soit révélée, ensuite parfaite dans son fonctionnement mécanique. Tandis que la serpe d'un paysan, qu'aucun philosophe n'a jamais décrite, marche comme il se doit…* »
>
> Umberto Eco, *Le nom de la rose*, 1980.

L'enjeu de ce dossier est de saisir les formes labiles, peu référencées, mal détourées de savoirs ancrés dans les pratiques ordinaires et quotidiennes. Qu'il s'agisse de savoirs associés à des pratiques artisanales, sportives, amateurs, éducatives, ou militantes, leur acquisition, leur partage et leur validation prennent souvent des formes différentes de celles des savoirs mis en forme au sein des institutions savantes. Ces savoirs pratiques ne doivent pour autant ni être assimilés à des connaissances occultes, ni à des pratiques déconnectées des principes de rationalité. Comme tous savoirs, ils sont constamment mis à l'épreuve, au moyen de procédures, de règles, de jugements (collectifs ou non) tout à fait spécifiques, interrogeant leur efficacité, leurs modes de cumulation et de transformation.

D'une certaine façon, nous poursuivons ici le programme esquissé par Michel Foucault d'une étude des régimes de vérité. Dans son cours au Collège de France intitulé *Du gouvernement des vivants*, le philosophe invitait à considérer la science comme « *une famille de jeux de vérité qui obéissent tous au même régime, même s'ils n'obéissent pas tous à la même grammaire, et ce régime de vérité bien spécifique, bien particulier, c'est un régime dans lequel le pouvoir de la vérité est organisé de façon que la contrainte y est assurée par le vrai lui-même* […] »[1]. Foucault ajoutait « *que la science n'est que l'un des régimes possibles de vérité et qu'il y en a bien d'autres* »[2]. C'est donc à quelques-uns ces « autres » régimes de science que nous consacrons ce dossier de *Zilsel* : toutes ces formes pratiques de connaissances, ancrées, partagées, transmises, verbalisées, articulées à des arts de faire, parfois à proximité des institutions académiques, parfois plus loin d'elles.

Les lecteurs et les lectrices ne s'y tromperont pas : de nombreux points de contact existent entre cette vaste catégorie des savoirs pratiques et les techniques *lato sensu* – et une part non négligeable de la bibliographie que nous mobilisons ici appartient au champ de l'histoire des techniques. Inutile d'entrer dans un débat sans fin pour savoir où s'arrêteraient les savoirs pratiques et où commenceraient les techniques. Ce sont bien davantage les effets de cristallisation, de coagulation ou de classement de certaines techniques[3] (désignées comme des savoirs partiellement autonomisés) ou au contraire les équivoques de pratiques non codifiées qu'il nous paraît utile d'étudier. Si Lucien Febvre, dans ses célèbres « Réflexions sur l'histoire des techniques » de 1935 pointait la façon « *dont ont procédé, aux diverses époques, dans chaque métier ou dans chaque industrie les travailleurs* »[4], la notion de technique s'est

---

[1] Michel Foucault, *Du gouvernement des vivants*, Paris, Gallimard/Seuil, 2012, p. 97.
[2] *Ibid.*
[3] Pour un exemple d'un tel programme entamé en Allemagne à l'aube du 19e siècle, voir : Guillaume Carnino, Liliane Hilaire-Pérez et Jochen Hoock (dir.), *La Technologie générale. Johann Beckmann, Entwurf der algemeinen Technologie/projet de technologie générale (1806)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.
[4] Lucien Febvre, « Réflexions sur l'histoire des techniques », *Annales d'histoire économique et sociale*, n° 36, 1935, p. 531.

depuis largement étoffée et diversifiée, Hélène Vérin[5] proposant, par exemple, de considérer les formes d'opérationnalité en général.
Nous dégagerons, dans cette introduction, différentes voies théoriques par lesquelles ces savoirs ont été aperçus, découpés et conceptualisés. Tout en restant attentifs à la complexité des positionnements des auteurs, nous adopterons une entrée disciplinaire afin de montrer la diversité des manières d'appréhender et de caractériser ces savoirs pratiques, ces savoirs du faire. Nous examinerons donc successivement les apports de l'anthropologie, de l'histoire et de la sociologie. L'enjeu est de tracer modestement et à grands traits les contours d'un vaste ensemble bibliographique au sein duquel les auteurs se sont attachés à saisir la variété de compétences, de références, de connaissances, de techniques, d'habileté et d'expérimentation qui, à distance ou non loin des savoirs académiques ont déployé des formes de rationalité et de véridiction spécifiques. En effet, la validation des savoirs par les collectifs – quels qu'ils soient –, la reconnaissance d'une efficacité pratique, la possibilité – admise par le plus grand nombre – de dire quelque chose de pertinent sur le monde, tout cela fait partie des dispositifs pratiques de probation, qui ne passent pas par des articles scientifiques, mais dont la robustesse est manifeste dans l'expérience quotidienne.
La cartographie de ces multiples pistes théoriques permettra, chemin faisant, de récapituler quelques-unes des propriétés socio-épistémiques de ces savoirs pratiques ; nous les discuterons en conclusion.

Une anthropologie des schèmes pratiques du savoir

Parmi les premières analyses de pratiques liées à des savoirs ne relevant pas du domaine académique, mais présentant une indéniable robustesse, les recherches de Claude Lévi-Strauss sur « *la pensée sauvage* » ont frayé une voie nouvelle. En rendant compte d'une « *science du concret* », l'anthropologue contestait l'occidentalo-centrisme des principes fondamentaux d'une démarche savante. Il arguait d'une forme d'universalité des manières de connaître le monde, d'en déchiffrer les manifestations et d'en rapporter les phénomènes. Les mythes, les éléments discursifs qui les constituent et leur grammaire engagent un savoir pratique, un savoir que Lévi-Strauss identifie par analogie à la figure, idéalisée, du bricoleur.
Les opérations de « *bricolage* », s'opposant à la pensée de l'ingénieur planificateur, consistent à se servir « *de ses mains, en utilisant un moyen détourné* (...) », à « *s'exprimer à l'aide d'un répertoire dont la composition est hétéroclite et qui, bien qu'étendu, reste tout de même limité* (...) »[6]. Pour Lévi-Strauss, cette capacité pratique du bricolage à articuler un grand nombre de composants sans en figer les éléments dans un seul projet précis permet de comprendre la manière dont les mythes opèrent pour rendre raison de la nature observable. Par leur dimension ancrée, à l'écart des pratiques scientifiques instituées, les savoirs se nourrissent ici d'une grande flexibilité dans l'action sur le monde.
Chez Lévi-Strauss les savoirs pratiques mêlent aussi bien les actions concrètes sur l'espace, la matière, les cultures et les animaux que les symboles et les récits mythiques. Une unité cognitive et pratique caractérise la science du concret qui mobilise des compétences indistinctement intellectuelles et somatiques.
D'une certaine façon, Philippe Descola, élève de Lévi-Strauss, a poursuivi et amplifié ce projet d'une étude des compétences humaines nécessaires à la compréhension du monde et à sa rationalisation pour l'action. Dans son *Par-delà nature et culture*, paru en 2005, l'anthropologue définit ce qu'il appelle des « *schèmes de la pratique* » qui renvoient à « *ces lignes de conduite, ces réactions et choix routiniers, ces attitudes partagées à l'égard du*

[5] Hélène Vérin, *La gloire des ingénieurs. L'intelligence technique du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle*, Paris, Albin Michel, 1993.
[6] Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2008 [1962], p. 576-577.

monde et d'autrui, si distinctifs qu'ils servent d'indice intuitif pour mesurer les écarts différentiels entre des peuples voisins, mais intériorisés de façon si profonde qu'elles n'affleurent presque jamais dans une délibération réflexive […]. »[7] Ce sont des savoirs ordinaires, tellement incorporés et évidents qu'ils échappent à l'analyse consciente. Descola parle d'un « *savoir du familier* »[8] intégré « *comme un réflexe, et non sous une forme réflexive, comme un enchaînement d'automatismes, et non comme une liste d'opérations à effectuer.* »[9] Ces schèmes pratiques, qui sont en quelque sorte les conditions principielles d'une insertion dans le monde et d'une capacité à le déchiffrer, se déploient selon des « *modalités fondamentales de structuration de l'expérience individuelle et collective* »[10]. Descola retient principalement deux schèmes : l'identification (pour fixer « *des différences et des ressemblances entre moi et des existants* »[11]) et la relation (condensant les « *rapports externes entre les êtres et les choses repérables dans des comportements typiques et susceptibles de recevoir une traduction partielle dans des normes sociales concrètes* »[12]), mais il note qu'il existe bien d'autres schèmes pratiques qui informent notre action sur le monde et constituent nos savoirs pratiques les plus immédiats : la temporalité, la spatialisation, la figuration, la médiation et la catégorisation viennent enrichir et complexifier notre être (pratique) au monde[13]. L'anthropologue ne s'en tient pas à cette conceptualisation abstraite et détaille la façon dont, en actes, les schèmes sont incorporés et mobilisés, par exemple par les chasseurs Achuar qu'il a côtoyés pendant son enquête dans la forêt amazonienne : leur apprentissage est long et comprend la reconnaissance de « *plusieurs centaines d'oiseaux* », la reproduction de « *leur chant* », le suivi d'« *une piste* [grâce] *à des indices infimes* »[14].

Leviers structuraux de la socialisation, ces savoirs pratiques, incorporés sous forme de schèmes, renvoient donc à des apprentissages collectifs fondamentaux mais également à des mobilisations quotidiennes, invisibilisées par leur évidence. Descola a, en quelque sorte, étendu, spécifié et catégorisé la « science du concret » esquissée par Lévi-Strauss.

Au sein de l'anthropologie, de multiples voies ont été empruntées pour appréhender les savoirs pratiques sous leurs diverses formes. Loin du sillon creusé par Lévi-Strauss, certaines d'entre elles, tout en conservant une focale analytique très large, doivent par exemple moins au structuralisme qu'à des croisements érudits avec la botanique, la géographie et l'archéologie. Ainsi André Leroi-Gourhan, en parcourant le répertoire animal des gestes, distingue, dans l'évolution de l'espèce humaine des « *chaînes opératoires* » qui correspondent à des spécialisations de l'usage de la main. « [L]*a vie technique, celle du chasseur, comme plus tard celle de l'agriculteur ou de l'artisan, comporte un nombre élevé de chaînes qui répondent aux actions multiples de la survie matérielle.* »[15] Et il ajoute que « [c]*es chaînes sont empiriques, prises sur une tradition collective qui passe d'une génération à la suivante* »[16]. Entre les dispositions anatomiques de l'espèce, les lents processus de socialisation et la recherche d'une certaine efficacité, les chaînes opératoires condensent des savoirs pratiques historiquement constitués et relativement stables.

L'agronome, linguistique et ethnologue André-Georges Haudricourt a creusé la même veine anthropologique des savoirs pratiques en interrogeant les formes élémentaires de technologie

---

[7] Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, p. 136.
[8] *Ibid.*, p. 145.
[9] *Ibid.*, p. 146.
[10] *Ibid.*, p. 163.
[11] *Ibid.*
[12] *Ibid.*, p. 164.
[13] *Ibid.*, p. 166.
[14] *Ibid.*, p. 147.
[15] André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, T. II : *La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel, 1965, p. 58.
[16] *Ibid.*, p. 58-59.

– celles du langage, du mouvement, du rapport aux objets. Dans cette perspective, l'acquisition de compétences spécifiques pour appréhender le milieu environnant, agir sur lui et prélever ce qui est nécessaire à la reproduction de la vie humaine constitue une voie d'adaptation technologique qui articule les influences du « *milieu naturel* », du « *milieu social* » et du « *choix de la technique la plus efficace* »[17].

Plus labiles, indexés sur les grandes évolutions biologiques, les savoirs pratiques de Leroi-Gourhan et d'Haudricourt tranchent avec les savoirs du concret de Lévi-Strauss et de Descola : ils s'ancrent dans des expériences propres à une espèce et suivent des développements anthropologiques au très long cours.

Dans les années 1960 et 1970, des anthropologues français commencent à enquêter non plus uniquement dans les territoires lointains, mais aussi dans les campagnes en cours de transformation. Par la constitution de ces nouveaux terrains d'investigation, l'altérité se loge au cœur de ce que l'on croyait bien connaître. Et de la masse d'enquêtes étudiant, parmi tant d'autres, la commune bretonne de Plozévet, Minot, le village de Bourgogne, la région du Châtillonnais, les monts d'Aubrac et le Pays de Sault dans l'Aude, surgissent de nouvelles approches des savoirs pratiques. Confronté·e·s à la multiplicité des activités de travail et de socialisation, ces anthropologues distinguent des formes de connaissances inscrites dans l'épaisseur du quotidien. C'est ainsi qu'Yvonne Verdier dans *Façons de dire, façons de faire* repère les savoirs féminins du corps, indexés sur la mesure du temps et toutes les techniques (cuisiner, coudre, laver) qui organisent les existences des femmes[18]. Daniel Fabre, quant à lui, définit les « *savoirs populaires naturalistes* » en insistant d'abord sur leur irréductibilité aux disciplines scientifiques classiques, et en pointant, ensuite, les effets de pouvoir (locaux le plus souvent) qu'ils peuvent conférer[19]. Dans la même perspective, Jacques Bonniel s'est intéressé, dans les années 1980, aux savoirs vignerons : il a notamment montré des formes d'articulation entre des savoirs savants et des connaissances pratiques, mais également des écarts persistants[20]. Les enquêtes de Pierre Lieutaghi sur « *la médecine traditionnelle en Haute-Provence* » documentent notamment les savoirs pratiques sur les dépuratifs, leur élaboration et leur complexe transmission. Surtout, l'ethnobotaniste met au jour une « *zone transitoire entre le domaine savant et une appréhension intuitive du monde – tout aussi capable de clartés que la raison raisonnante – d'un lieu qui rassemble, qui concilie parole et corolle, saison et raison, pour davantage de vie.* »[21]

Le répertoire des savoirs pratiques saisis par une ethnologie du quotidien s'étend également aux connaissances du temps qu'il fait. Appréhension immédiate de l'environnement et témoignage d'une immersion sensible dans le monde, la météorologie – ce savoir des climats – se forme en cultures variées, nombreuses et riches de sens, reliées ou non aux sciences de l'atmosphère ou aux almanachs populaires, comme l'a montré Martin de la Soudière[22].

---

[17] André-Georges Haudricourt, « La technologie, science humaine », *La Pensée*, n° 115, 1964, p. 31

[18] Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979.

[19] Daniel Fabre, « Savoirs naturalistes populaires et projets anthropologiques », *in* Jacques Barray, Jacques Bonniel, Denis Chevallier, José Dos Santos et Daniel Fabre (dir.), *Les savoirs naturalistes populaires. Actes du séminaire de Sommières, 12-13 décembre, 1983*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1985, p. 15-27.

[20] Jacques Bonniel, « La transmission et la transformation des savoirs en milieu vigneron », *Terrain*, n° 1, 1983, p. 23-30.

[21] Pierre Lieutaghi, *L'herbe qui renouvelle. Un aspect de la médecine traditionnelle en Haute-Provence*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1986, p. 252.

[22] Martin de la Soudière, *Au bonheur des saisons. Voyage au pays de la météo*, Paris, Grasset, 1999 ; id., « Revisiter la météo », *Études rurales*, n° 118-119, 1990, p. 9-29 ; Martin de la Soudière, Martine Tabeaud, « Le ciel comme terrain », *Ethnologie française*, vol. 39, n° 4, 2009, p. 581-585. Voir également Alexis Metzger, Jérémy Desarthe et Frédérique Rémy (dir.), *Histoires de météophiles*, Paris, Hermann, 2017.

Les transformations de l'agriculture depuis le début du 20e siècle ont ouvert des terrains qui ont permis aux anthropologues de saisir des formes renouvelées de savoirs – parfois heurtés par les effets d'une modernisation technicienne. Vanessa Manceron a ainsi montré comment l'irruption de la grippe aviaire dans la Dombes opérait comme un révélateur des structures sociales et de leur fragilité, mais aussi des formes de connaissances partagées sur le rapport à la nature[23]. Dans le domaine de l'agriculture encore, d'autres travaux enfin ont mis en lumière les résistances ou les contournements des logiques de domination savante sur les campagnes, révélant – comme dans le cas des semences paysannes – des mobilisations de savoirs profanes et la construction de procédures d'évaluation spécifiques[24].

Les savoirs pratiques vus par les anthropologues ont en commun de tenter saisir avec attention les points de jonction entre des socialisations élémentaires et l'environnement naturel des êtres humains. Qu'il s'agisse ensuite de décliner des schèmes d'incorporation, de suivre la lente adaptation de l'espèce par les gestes ou bien d'interpréter les distributions genrées, géographiques ou générationnelles de ces connaissances, ce sont bien les écologies matérielles et humaines qui façonnent les savoirs pratiques.

Parallèlement à ces propositions des anthropologues, certain·e·s historien·ne·s ont œuvré, parfois aux frontières de l'anthropologie, pour interpréter les configurations sociales et politiques qui donnaient corps à ces savoirs pratiques. L'enjeu est donc différent puisque, d'une part le lien avec l'environnement (naturel en particulier) s'estompe, et les traits saillants et spécifiques des époques sont bien davantage pris en compte.

Une histoire des habiletés techniques

Dans les années 1970, l'anthropologie historique développée par Jean-Pierre Vernant, ses collègues et ses élèves, a continué d'interroger les liens entre les savoirs pratiques et les répertoires des mythes, amorcée, avec une démarche très différente, par Lévi-Strauss. C'est dans le cadre de cette démarche que Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant ont problématisé la notion de *mètis*, une notion définie, toutefois, sous l'empire d'une modalité très spécifique de connaissance pratique. La *mètis* est difficile à circonscrire puisqu'elle concerne aussi bien « *les métamorphoses d'une divinité aquatique, les savoirs d'Athéna et d'Héphaïstos, d'Hermès, d'Aphrodite, de Zeus et de Prométhée* » qu'« *un piège pour la chasse, un filet de pêche, l'art du vannier, du tisserand, du charpentier, la maîtrise du navigateur, le flair du politique, le coup d'œil expérimenté du médecin, les roueries d'un personnage retors comme Ulysse, le retournement du renard et la polymorphie du poulpe* [que] *le jeu des énigmes et des devinettes*, [ou] *l'illusionnisme rhétorique des sophistes.* »[25] Ce que les historiens de l'Antiquité ont voulu saisir dans leur enquête, c'est « *la façon dont les Grecs se sont représenté un certain type d'intelligence engagée dans la pratique, affrontée à des obstacles qu'il faut dominer en rusant pour obtenir le succès dans les domaines les plus divers de l'action.* »[26] Évidente pour les Grecs qui la mobilisaient au quotidien, la *mètis* reste une catégorie faiblement réflexive ; elle oblige donc les historiens à fouiller aussi bien les panthéons divins que les généalogies lexicales. Les termes de « *sagacité* », « *prévision* », « *débrouillardise* », « *habilités diverses* » ou encore « *expérience longuement acquise* » permettent de définir un premier périmètre d'application. Cette idée d'une « *intelligence rusée* » a pu naître dans les pra-

[23] Vanessa Manceron, « Grippe aviaire et disputes contagieuses. La Dombes dans la tourmente », *Ethnologie française*, vol. 39, n° 1, 2009, p. 57-58.

[24] Élise Demeulenaere et Christophe Bonneuil, « Des semences en partage. Construction sociale et identitaire d'un collectif paysan autour de pratiques semencières alternatives », *Technique & Culture*, n° 57, 2011, p. 202-221.

[25] Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant, *Les ruses de l'intelligence, La* mètis *des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974, p. 8.

[26] *Ibid.*

tiques de « *la chasse et la pêche* » ; elle s'est ensuite solidifiée en colonisant les mythes – c'est ainsi que « *le personnage d'Ulysse* » s'est imposé comme l'« *incarnation humaine de la* mètis ». Et finalement, ce sont « *toutes les activités où l'homme doit apprendre à manœuvrer des forces hostiles* » qui sont concernées par la *mètis* :

> « *Stratagèmes du guerrier quand il opère par surprise, dol ou embuscade, art du pilote dirigeant le navire contre vents et marées roueries verbales du sophiste qui retourne contre l'adversaire l'argument trop fort dont il s'est servi, ingéniosité du banquier et du commerçant qui, comme des prestidigitateurs, font beaucoup d'argent avec rien, prudence avisée du politique dont le flair sait pressentir à l'avance le cours incertain des événements, tours de main, secrets de métier qui donnent aux artisans prise sur une matière toujours plus ou moins rebelle à leur effort industrieux*. »[27]

La *mètis* comme savoir pratique implique des compétences souples d'ajustement au monde, des formes de compréhension fine de l'environnement ainsi que des capacités d'action modulables en fonction des événements. Complexe de qualités (la prudence, l'habileté), elle fait également intervenir les apprentissages et la répétition des actes (l'expérience). Si les manifestations de la *mètis* sont très présentes dans les récits mythiques, des liens puissants existent avec les pratiques les plus ordinaires de la vie des Grecs, notamment dans le monde de l'artisanat. Françoise Frontisi-Ducroux a ainsi montré comment « *le travailleur manuel grec* » plutôt « *déprécié au niveau de la réflexion théorique* […] *se voit réhabilité par la mètis dont il relève et qui préside à ses créations* »[28]. Il en va de même de l'univers de la navigation (qui requiert la *mètis* aussi bien pour construire les bateaux que pour les piloter[29]) ou de la construction des maisons[30] par exemple.

Le concept de *mètis* a fait un retour historiographique par la voix de l'historien et anthropologue James C. Scott qui, à la fin des années 1990, a proposé d'étudier l'écrasement et la domination de savoirs pratiques locaux par les sciences de l'État. Dans cette perspective, et comme chez Detienne et Vernant, la *mètis* de Scott désigne « *un large éventail de savoir-faire pratiques et d'intelligence développés en s'adaptant sans cesse à un environnement naturel et humain en perpétuel changement* »[31]. Mais il précise cette définition générale :

> « *Les savoir-faire qui lui [la* mètis*] correspondent s'apparentent à des règles de base, mais celles-ci sont largement apprises par la pratique (souvent dans des cadres d'apprentissage formel) et par un sens aigu de la stratégie, voire un don pour celle-ci. La* mètis *ne se laisse pas simplifier en principes déductifs transmis facilement par des livres, car les environnements où elle intervient sont particulièrement complexes et non répétitifs, si bien que les procédures formelles de la prise de décision rationnelle y sont impossibles à mettre en œuvre. En un sens, la mètis occupe donc un large espace entre le domaine du génie, auquel aucune formule ne s'applique, et celui du savoir codifié, qui peut être appris par cœur*. »[32]

Les savoirs pratiques composent donc ici une résistance face aux tentatives d'appropriation par un savoir totalisant, ce savoir promu et utilisé par l'État, général et codifié, « *qui peut être*

---

[27] *Ibid.*, p. 56-57.
[28] Françoise Frontisi-Ducroux, *Dédale. Mythologie de l'artisan en Grèce ancienne*, Paris, La Découverte, 2000, p. 191.
[29] Marcel Detienne, « Le navire d'Athéna », *Revue de l'histoire des religions*, T. 178, n° 2, 1970, p. 133-177.
[30] Charles Kanelopoulos, « Travail et technique chez les Grecs. L'approche de J.-P. Vernant », *Techniques & Culture*, n° 54-55, 2010, p. 337.
[31] James C. Scott, *L'œil de l'État. Moderniser, uniformiser, détruire*, Paris, La Découverte, 2021 [1998], p. 471.
[32] *Ibid.*, p. 475.

appris par cœur ». La *mètis* de Scott est une ressource cognitive qui s'inscrit dans une « *lutte politique pour l'hégémonie institutionnelle conduite par les experts et leurs institutions* »[33]. Les savoirs pratiques sont donc pour Scott une forme de résistance politique à des ordres supérieurs de rationalité publique (qu'il qualifie de « *haut-modernisme* »), partant du principe que pour être utile localement tout savoir général nécessite « *une forme de traduction pratique imaginative* »[34] (la *mètis*).

Les historien·ne·s ont également emprunté d'autres voies que celle de la *mètis* pour saisir la diversité des savoirs pratiques. La démarche promue par les *Annales* pour constituer une histoire attentive aux évolutions économiques, sociales, puis culturelles a débouché sur des enquêtes nombreuses portant sur les aspects les plus élémentaires de la vie quotidienne. Il n'est donc pas étonnant que les savoirs nécessaires à la subsistance aient occupé, notamment à partir des années 1960, une plus large place. Les études rurales ont notamment porté sur les savoirs agricoles dans leur diversité. Ainsi Georges Duby a traité, à plusieurs reprises, des savoirs mis en œuvre pour capter les ressources naturelles (vent, sol, eau) et les convertir en forces productives pour l'alimentation[35]. Mais c'est moins la spécificité des savoirs qui est ici en jeu que l'économie matérielle globale dans lesquels ils sont pris.

Inclinant davantage en direction d'une anthropologie historique de la ruralité, Emmanuel Le Roy Ladurie a d'abord enquêté, dans sa thèse, sur les savoirs pratiques des paysans du Languedoc, reconstituant une « *civilisation végétale* » fondée sur des rendements limités, mais dépendante d'une « *structure cohérente, bien adaptée au climat sec* »[36]. C'est ensuite l'univers cathare du village médiéval de Montaillou que l'historien a reconstitué en pointant la multiplicité des savoirs pratiques qui organisent aussi bien la compréhension du temps, la connaissance de l'espace, qu'un naturalisme distribuant les plantes et les animaux selon des registres de familiarité[37].

Cette veine historiographique, fouillant les connaissances infimes du monde rural, a également été exploitée par les historien·ne·s du sensible. Alain Corbin en particulier, s'est efforcé de restituer les savoirs liés à l'appréhension des sens et il a donné une importance toute particulière aux compétences des ruraux. Dans son maître ouvrage, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot*, l'historien rappelle que son héros, sabotier de son état, devait avoir « une excellente connaissance du pied, de ses mesures, de ses courbures, de sa sensibilité et de *ses éventuelles déformations* »[38] pour travailler correctement. De même, les gardes forestiers étaient capables de connaître et de comparer « *la couleur, la nuance* [et] *le dessin du tronc d'arbre* […] »[39]. L'approche par le sensible réinscrit le corps dans l'analyse : il s'agit d'établir les seuils de perception, les formes culturelles de reconnaissance des phénomènes ainsi que les modulations dans le temps des habilités gestuelles.

De façon plus attendue, les rapprochements (ou au contraire les écarts) entre les savoirs agronomiques peu à peu institués au cours de l'époque moderne et les savoirs pratiques paysans ont alimenté des enquêtes historiques sur le moment de cristallisation de la science instituée,

---

[33] *Ibid.*, p. 468.
[34] *Ibid.*, p. 478.
[35] Georges Duby, « Techniques et rendements agricoles dans les Alpes du Sud en 1338 », *Annales du Midi*, vol. 79, 1958, p. 403-413 ; Georges Duby, « La révolution agricole médiévale », *Revue de géographie de Lyon*, vol. 29, n° 4, 195, p. 361-366. Nous nous permettons de renvoyer à Jérôme Lamy, « Georges Duby, historien des techniques », *Carnet Zilsel*, 30 avril, 2016, https://zilsel.hypotheses.org/2631.
[36] Emmanuel Le Roy Ladurie, *Les paysans du Languedoc*, T. I, Paris, SEVPEN, 1966, p. 89.
[37] Emmanuel Le Roy Ladurie, *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*, Paris, Gallimard, 1975, p. 446-464.
[38] Alain Corbin, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot*, Paris, Flammarion, 2016 [1998], p. 134
[39] *Ibid.*, p. 165.

laissant dans l'ombre un pan entier de connaissances non codifiées, peu relevées dans les manuels d'agronomie ou passées directement dans les corpus académiques[40].

L'univers de l'artisanat – et plus généralement du monde du travail – s'est imposé comme un terrain d'enquête particulièrement fructueux pour comprendre les savoirs pratiques. C'est ici que les points de contact avec l'histoire des sciences et des techniques sont les plus nombreux et les plus persistants. Il faut dire qu'un problème hante l'historiographie, celui des origines de ce qu'on l'a appelé la révolution scientifique. Si l'expression est aujourd'hui largement contestée (notamment parce que les mutations signalées n'ont pas concerné toutes les pratiques scientifiques[41]), sa persistance dans l'historiographie a fait émerger des questions autour de la circulation entre les mondes sociaux de l'artisanat et ceux des savants de la première modernité.

Dans les années 1940, Edgar Zilsel a proposé une interprétation de l'avènement des sciences expérimentales en Europe au début de l'époque moderne fondée sur l'évolution des rapports de classe. Les universitaires se repliaient sur un savoir théorique, hérité du corpus antique ; les artisans et les chirurgiens manipulaient quotidiennement la matière et en tiraient une expérience concrète. Zilsel remarquait une incorporation des méthodes artisanales dans le monde académique grâce à des individus, comme William Gilbert, Galilée ou Francis Bacon, capables de circuler dans les deux univers[42].

Les savoirs pratiques des artisans et leurs liens avec les savoirs savants ont, après Zilsel, alimenté un grand nombre d'enquêtes historiennes. Il s'est notamment agi de caractériser les espaces de convergence des savoirs pratiques et des savoirs savants. Pamela O. Long a ainsi identifié les arsenaux (qui exigent une rationalisation des expériences menées et des essais réalisés), les mines (exigeant de « *résoudre les problèmes techniques de ventilation, d'évacuation d'eau et de minerai* […] ») et les villes (espaces dédiés aux entreprises architecturales)[43]. La fin de l'époque moderne correspond à certaines convergences plus institutionnalisées entre les savoirs pratiques et les savoirs académiques. Dans son étude de l'invention au siècle des Lumières, Liliane Hilaire-Pérez montre que les « inventeurs » souhaitent précisément accéder aux « *cercles de l'élite du savoir* ». L'historienne note que « [c]*e désir parcourt l'ensemble des artisans techniciens mais il est plus aigu chez ceux qui inventent. Pour eux, l'illusion d'une communauté de savoirs, prolonge une réalité, celle de pratiques communes, de sociabilités partagées et de carrières prometteuses ; elle nourrit leurs rêves de voir enfin, consacrée pour l'éternité, leur collaboration à l'entreprise glorieuse de la science.* »[44] C'est via le « *Bureau du commerce* »[45] que les liens vont se nouer entre le monde académique et l'univers des artisans-inventeurs. L'autonomie des savoirs pratiques et leur convergence avec les savoirs savants ressortissent de dynamiques sociales et politiques qui structurent des groupes professionnelles[46].

---

[40] André J. Bourde, *Agronomie et agronomes en France au XVIII^e^ siècle*, T., 1, 2 et 3, Paris, SEVPEN, 1967 ; Gilles Denis, « Pratiques paysannes et théories savantes préagronomiques au XVIII^e^ siècle : le cas des débats sur la transmission des maladies des grains de blé », *Revue d'histoire des sciences*, T. 54, n° 4, 2001, p. 451-494 ; Gilles Denis, « L'agronomie au sens large. Une histoire de son champ, de ses définitions et des mots pour l'identifier », *in* Paul Robin, Jean-Paul Aeschlimann et Christian Feller (dir.), *Histoire et agronomie. Entre ruptures et durée*, Marseille, IRD Éditions, 2007, p. 61-90

[41] Pascal Duris, *Quelle révolution scientifique ? Les sciences de la vie dans la querelle des Anciens et des Modernes, XVI^e^-XVIII^e^ siècle*, Paris, Hermann, 2016. Pour une synthèse, voir Steven Shapin, *La révolution scientifique*, Paris, Flammarion, 1998.

[42] Edgar Zilsel, « Les racines sociologiques de la science », *Zilsel*, n° 3, 2018, p. 288-309.

[43] Pamela O. Long, *Artisan/Practitioners and the Rise of the New Sciences, 1400-1600*, Corvallis, Oregon State University Press, 2011, p. 94-126, citation p. 107.

[44] Liliane Hilaire-Pérez, *L'invention technique au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, 2000, p. 155.

[45] *Ibid.*

[46] Voir, par exemple, Carlo Marco Belfanti, « Guilds, Patents, and the Circulation of Technical Knowledge: Northern Italy during the Early Modern Age », *Technology and Culture*, vol. 45, n° 3, 2004, p. 569-589.

Parallèlement aux modes d'appariement des savoirs pratiques aux formes plus instituées de la science, ce sont leurs circulations qui ont fait l'objet d'une grande attention. À partir de l'époque moderne, la publicisation des savoirs académiques est une des conditions de leur discussion, d'abord au sein des académies puis à destination de communautés plus larges : des « *technologies sociales et littéraires* »[47] sont mises en place, associant les controverses destinées à établir des faits, les échanges, les discussions, à une information scientifique transparente. Longtemps, les savoirs d'artisan ont été associés aux logiques de la transmission minimale, nimbée de confidentialité.
Interrogeant la place du secret dans les savoirs artisanaux de l'Antiquité et de l'époque médiévale, Pamela O. Long ne nie pas qu'il ait pu jouer un rôle, mais elle souligne surtout que nombre de connaissances pratiques n'étaient pas décrites avec précision. Même les « *instructions écrites ou verbales* » ainsi que « *les démonstrations physiques* […] *ne peuvent pas transmettre* [le métier] *complètement* »[48]. C'est souvent sous forme de recettes que ce que Robert Halleux nomme le « *savoir de la main* » est diffusé[49] : description des matières et des gestes alimentent une connaissance par l'expérience et la mise à l'épreuve quotidienne. Toutefois, Hélène Vérin a bien montré qu'il existe des modes de « *réduction en art* » à l'époque moderne qui visent à compiler les connaissances dispersées et à rationaliser leur présentation[50]. Ce vaste mouvement de mise en forme et mise en ordre constitue aussi une forme de captation des savoirs artisanaux (pratiques) par les représentants des sciences instituées[51]. La substitution des connaissances professionnelles domine par exemple au 18e siècle dans le secteur de la boulangerie, comme l'a montré Steven Kaplan :

> « [l]*e discours scientifique est l'un des instruments stratégiques que déployèrent les savants pour évincer et dominer les artisans. Malgré certains gestes d'apaisement, la culture encyclopédique, portée à imposer sa forme de raison au monde du travail, faisait peu de cas de la culture populaire profondément enracinée dans l'artisanat : naturellement orale, strictement pratique et obstinément irréfléchie*. »[52]

Les valeurs associées à la science (rationalisation, modernité, progrès) étaient placées en opposition symétrique à celles des savoirs artisanaux (secrets, sans fondements rationnels, archaïques), ne leur laissant aucune chance de faire la preuve de leur efficacité. Cette relégation des pratiques artisanales se poursuit au 19e siècle, comme l'a montré François Jarrige : la désignation de la routine boulangère permet aux savants de discriminer les connaissances des praticiens et de vanter les techniques nouvelles[53].
Toutefois, ces savoirs pratiques des métiers n'ont pas disparu avec l'avènement et le triomphe de l'encyclopédisme. Comme l'a montré William Sewell Jr. le langage des artisans a survécu

---

[47] Steven Shapin et Simon Schaffer, *Leviathan et la pompe à air. Hobbes et Boyle entre science et politique*, Paris, La Découverte, 1993.
[48] Pamela O. Long, *Openess, Secrecy, Authorship. Technical arts and the culture of knowledge from Antiquity to the Renaissance*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2001, p. 73-74.
[49] Robert Halleux, *Le savoir de la main. Savants et artisans dans l'Europe pré-industrielle*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 142-143.
[50] Pascal Dubourg et Hélène Vérin (dir), *Réduire en art. La technologie de la Renaissance aux Lumières*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, 2008.
[51] Pierre Caye, « Le chantier sans maître. L'Encyclopédie et la question de la technique », *Dix-Huitième Siècle*, n° 41, 2009, p. 449-467.
[52] Steven L. Kaplan, *Le meilleur pain du monde. Les boulangers de Paris au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1996, p. 77.
[53] François Jarrige, « Le travail de la routine : autour d'une controverse sociotechnique dans la boulangerie française du XIXe siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 65e année, n° 3, 2010, p. 645-677.

à la dissolution des corporations et s'est imposé pour soutenir les revendications politiques des ouvriers au début du 19e siècle[54].
Les historien·ne·s des techniques ont proposé des conceptualisations – plus ou moins robustes – de ces processus de domination des savoirs pratiques. Ainsi, Joel Mokyr a proposé de considérer les « *connaissances utiles* » (*useful knowledge*) sous deux aspects : « *la connaissance propositionnelle (c'est-à-dire les croyances) sur les phénomènes naturels et les régularités* » et les « *connaissances prescriptives* » ou « *techniques* »[55]. Cette démarche est considérée, notamment par Bert de Munck, comme « *téléologique et eurocentrique* »[56]. Il y aurait, en quelque sorte une fatalité prescriptive qui finirait par gagner toutes les connaissances propositionnelles.
Matteo Valleriani, quant à lui, a proposé une catégorisation processuelle des savoirs pratiques qui insiste sur « *trois niveaux* » dans les « *mécanismes de production de connaissances* » : « *(1) la structure de connaissance des activités pratiques ; (2) la structuration sociale des pratiques ; et (3) les structures conceptuelles des connaissances* »[57]. Si ce schéma a le mérite de faire tenir ensemble les contenus des savoirs et leurs modalités sociales d'affirmation et d'usage, il reste toutefois commandé par l'idéal d'un irénisme pratique (i. e. l'« *association de différents aspects de la connaissance* »[58]) qui module les relations entre savoirs pratiques et savoirs savants.
La trame historienne de l'étude des savoirs pratiques noue donc étroitement les connaissances intuitives sur l'environnement immédiat, les formes d'adaptation au monde, les techniques professionnelles et leur transmission ainsi que des tensions associées aux rapprochements avec l'univers scientifique. Complétons à présent cette esquisse du paysage des différents types de travaux qui se sont attachés à décrire des savoirs que nous qualifions ici de « pratiques » par un survol du continent des études sociologiques.

Sociologie des savoirs par corps

La diversité des positions théoriques en sociologie n'a pas empêché des formes de rapprochements quant à la caractérisation des savoirs pratiques. Nous ne prendrons ici que quatre exemples d'options heuristiques (l'*habitus* bourdieusien notamment dans les savoirs sportifs, l'expertise comme *prise*, les savoirs de l'éducation, et l'identification de connaissances tacites dans les sciences expérimentales) afin d'illustrer la relative unité des découpages opérés pour rendre compte de ces connaissances ordinaires : les processus de socialisation du corps, lieu *princeps* de savoir, occupent une grande partie des analyses.
Dans sa théorie du monde social, Pierre Bourdieu articule le champ (comme espace social relativement autonome), les capitaux (ressources permettant d'occuper et de défendre une place dans un champ donné) et l'*habitus* (incorporation des hiérarchies et codes sociaux). Ce dernier concept permet de typifier un certain nombre de savoirs pratiques. Bourdieu définit les *habitus* comme des

> « *systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes*

[54] William Sewell Jr., *Gens de métier et révolutions. Le langage du travail de l'Ancien Régime à 1848*, Paris, Aubier, 1983.
[55] Joel Mokyr, *The Gifts of Athena. Historical Origins of the Knowledge Economy*, Princeton, Princeton University Press, 2002, p. 4.
[56] Bert de Munck, « Artisans as knowledge workers: Craft and creativity in a long term », *Geoforum*, vol. 99, 2019, p. 229.
[57] Matteo Valleriani, « The Epistemology of Practical Knowledge », *in* Matteo Valleriani (ed)., *The Structures of Practical Knowledge*, Cham, Springer, 2017, p. 2-3.
[58] *Ibid.*, p. 3.

générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre […]. »[59]

Le territoire somatique est donc l'espace initial d'une socialisation qui vient organiser les gestes, les actes, les postures. Cet ensemble d'apprentissages suppose de considérer les savoirs pratiques comme des routines et des habitudes échappant à la réflexivité : « *Ce qui est appris par corps n'est pas un savoir que l'on peut tenir devant soi, mais quelque chose que l'on est. Cela se voit particulièrement dans les sociétés sans écriture où le savoir hérité ne peut survivre qu'à l'état incorporé.* »[60] La gamme de savoirs pratiques inscrits dans les plis du corps est immense, mais elle est notamment révélée dans toutes les activités qui font de la gestuelle leur point d'appui. C'est notamment le cas du sport, pour lequel l'apprentissage « *par corps* » constitue à la fois le mode de socialisation à un ensemble de règles communes à un groupe donné et une forme de discipline gymnique inscrite, au prix de répétition, dans l'épaisseur du somatique.

Lorsque Loïc Wacquant rapporte la façon dont il a investi son terrain, dans une salle de boxe de Chicago, il trace les contours d'un apprentissage physique de l'art pugilistique, façonnement quotidien d'une gestuelle et connaissance affinée du placement, des coups et des façons de les parer. L'*habitus* se constitue donc par l'apprentissage d'« *une gestion quasi rationnelle du corps et du temps, de fait extraordinairement complexe, sinon savante, dont la transmission s'effectue sur le mode pratique, sans passer par la médiation d'une théorie sur la base d'une pédagogie largement implicite et peu codifiée.* »[61]

Si les propositions bourdieusiennes ont d'abord été testées empiriquement sur les formes les plus élémentaires de la socialisation – notamment celles qui se centraient très spécifiquement sur le corps – rapidement, d'autres formes de savoirs pratiques ancrés dans le somatisme ont été mises au jour. Les travaux d'Anne Jourdain sur les artisans d'art révèlent ainsi des processus d'incorporation des savoirs pratiques très élaborés. La sociologue insiste sur la prééminence du corps dans toutes les phases d'acculturation au métier artisanal. Elle remarque d'abord que « *l'apprentissage d'un métier d'art consiste* […] *en l'acquisition de ses routines. La formation ne peut alors se réduire à un enseignement théorique : dès le début, le corps de l'apprenti est sollicité en vue de l'apprentissage pratique d'une gestuelle particulière.* »[62] Les savoirs pratiques sont donc inculqués sous la forme d'évidences gestuelles. Il faut une « *répétition des gestes observés en vue de leur incorporation. Seule la répétition, c'est-à-dire l'expérience de gestes similaires peut permettre à l'apprenti de ressentir les impulsions et résistances infimes à exercer sur la boule de terre, sa plaque de bois ou son morceau de verre.* »[63]

La phase d'apprentissage configure le corps pour une réalisation quotidienne sans heurt. C'est ainsi que « *les gestes devenus routines sont intériorisés à tel point qu'ils n'ont plus besoin de faire l'objet d'une réflexion poussée en amont pour être mis en œuvre* »[64]. Cependant, il ne s'agit pas de dresser un corps-automate qui s'émanciperait de la réaction de la matière. Tout au contraire, précise Anne Jourdain, « *la routine du métier n'est pas dépourvue de conscience : elle se caractérise* […] *par une conscience aiguë du matériau, de ses réactions et de*

[59] Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1981, p. 88.
[60] *Ibid.*, p. 123.
[61] Loïc Wacquant, « Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti-boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 80, 1989, p. 35.
[62] Anne Jourdain, *Du cœur à l'ouvrage. Les artisans d'art en France*, Paris, Belin, 2014, p. 152.
[63] *Ibid.*, p. 153.
[64] *Ibid.*, p. 154.

l'emprise que les mains ou les outils peuvent avoir avec celui-ci. »[65] C'est l'idée d'un *habitus* capable de comprendre l'adéquation entre un geste, un matériau et une finalité (l'objet à produire) qui est en jeu.

Sans faire référence à l'*habitus*, Arthur Lochmann, philosophe relatant son passage aux métiers de la charpente ne dit pas autre chose lorsqu'il explique que c'est la connaissance intime de la matière et de ce que le corps peut en obtenir par le travail qui témoigne des compétences de l'artisan. Le charpentier, « *pour chaque tâche de son répertoire,* […] *sait estimer quelle précision est possible et souhaitable, et inversement, quelle marge d'imprécision est acceptable* »[66].

La sociologie des savoirs pratiques implique donc de détailler finement les modalités de socialisation somatiques à certaines activités ; elle suppose également de rendre compte de la récurrence de certains dispositifs corporels permettant la répétition et la perpétuation des gestes et l'assurance d'une (re)production conforme aux attentes.

D'autres partis pris théoriques que la sociologie bourdieusienne ont affronté la question des savoirs pratiques et de leur rapport au corps. C'est notamment le cas de la sociologie pragmatique qui privilégie l'étude des processus de constitution des collectifs et d'alignement des actions. Parmi le bouillonnement des enquêtes pragmatistes, celle de Christian Bessy et Francis Chateauraynaud sur les procédures d'expertise (*lato sensu*) permet de restituer le grain fin de l'engagement corporel des experts dans les différentes situations qui mettent à l'épreuve leurs connaissances et leurs compétences. Dans leur proposition théorique, « *l'art de la prise* » qui qualifie la pratique des experts est notamment définie « *comme mode de connexion entre les corps* »[67]. La « prise » met ainsi en jeu un savoir qui passe par l'appariement des corps et possédant donc une dimension essentiellement pratique – cette mise en avant de l'importance de la corporéité suppose notamment de ne pas imaginer que l'instrumentation ou le recours à la technique seraient souverains dans l'expertise[68]. Cette opération (déterminante puisqu'elle engage l'expertise à proprement parler) est d'abord sensorielle, soutiennent Bessy et Chateauraynaud : « [n]*ous portons une attention plus soutenue aux moments de négociation entre des représentations ou des calculs mobilisés explicitement et les engagements corporels rendus visibles dans les interactions.* »[69] En faisant du corps la surface première de qualification des objets et donc d'application d'un savoir, les auteurs inscrivent le somatisme au cœur de la démarche experte. Dans l'optique d'une sociologie pragmatique des expertises liant les objets à leur définition et à leurs propriétés, le corps est identifié comme le nexus des différentes mises à l'épreuve qui rythment les activités.

Il n'y a rien de surprenant à ce que les savoirs des malades sur leurs propres affections aient été très tôt circonscrits comme des savoirs pratiques spécifiques : le corps, premier espace d'inquiétude et de connaissance est aussi l'instrument d'une connaissance intime sur les douleurs, les afflictions et les maux. La sociologie a, depuis longtemps, fait droit à ses savoirs

---

[65] *Ibid.*, p. 155. Dans une approche théorique plus proche de l'anthropologie que de la sociologie bourdieusienne, nous pouvons également mentionner les riches travaux de Didier Schwint, qui a étudié en détails les pratiques des artisans du bois jurassiens, soulignant notamment la dimension créative de la « routine » en l'association explicitement à une forme de mètis (Didier Schwint, « La routine dans le travail de l'artisan », *Ethnologie française*, t. 35, n° 3, 2005, p. 521-529).

[66] Arthur Lochmann, *La vie solide. La charpente comme éthique du faire*, Paris, Payot, 2019, p. 94. Plusieurs ouvrages philosophiques proposant des analyses du travail artisanal, son rapport au corps, à la main, et soulignant la satisfaction (intellectuelle, morale, et physique) que peut procurer un travail associé à des savoirs pratiques, ont récemment rencontré d'importants succès de librairie : Matthew B. Crawford, *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, trad., Paris, La Découverte, 2010 ; Richard Sennett, *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat*, trad., Paris, Albin Michel, 2010.

[67] Christian Bessy, Francis Chateauraynaud, *Experts et faussaires. Pour une sociologie de la perception*, Paris, Éditions Pétra, 2014, p. 294.

[68] *Ibid.*, p. 298-299.

[69] *Ibid.*, p. 339.

pratiques sur soi, pointant l'importance des savoirs profanes dans les processus de connaissance des maladies et de mise en place des dispositifs thérapeutiques. Les enquêtes de Steven Epstein sur le SIDA[70], de Philip Brown[71] sur l'épidémiologie populaire ou de Madeleine Akrich et Vololona Rabeharisoa sur l'extension de la « *démocratie sanitaire* »[72] ont balisé un vaste continent de connaissances pratiques.

Les savoirs pratiques ont, dans le champ de la sociologie, été très étroitement associés aux compétences gestuelles, à la capacité physique de s'emparer de la matière. Cette démarche est partagée avec une partie des sciences de l'éducation qui proposent de définir le travail des enseignants comme un savoir pratique spécifique, lui aussi configuré par les engagements corporels. Ainsi Freema Elbaz, dans une enquête pionnière, rappelait que les enseignant·e·s disposaient de savoirs pratiques, fondés sur « *leurs expériences en classes et à l'école* ». La chercheuse soutient que l'expression même de « savoirs pratiques » renvoie également aux connaissances que les enseignant·e·s peuvent mobiliser « *pour générer une pratique cohérente* »[73]. Ici le mot « pratique » désigne à la fois un type de compétences et de connaissances incorporées, qui n'est pas indexé sur un socle académique, et d'autre part, la finalité d'un travail d'enseignement qui doit prendre la forme d'une félicité sociale.

Pour conclure cette esquisse des approches sociologiques des savoirs pratiques, mentionnons certains travaux ayant souligné les dimensions concrètes, matérielles, locales, et, surtout, ici encore, incorporée de l'activité scientifique. On peut ainsi remonter aux propositions de Michael Polanyi, dès 1958, qui propose la notion de « *connaissance tacite* », dans le cadre d'une réflexion sur les actes créatifs et sur les mécanismes de la découverte scientifique en particulier. M. Polanyi souligne notamment l'importance de dimensions « tacites », à savoir non explicites, sensibles, émotionnelles, dans la production de connaissances, ces dimensions constituant pour lui les prémisses de la découverte scientifique[74]. Quelques décennies plus tard, le sociologue des sciences Harry Collins reprendra cette notion de « *connaissances tacites* », ou de « *savoirs tacites* », afin de décrire les difficultés, qu'il a pu observer en pratique, de réplication des expériences scientifiques d'un laboratoire à l'autre[75]. Chez H. Collins, le caractère tacite de ce qui fait qu'une expérience scientifique marche, ou ne marche pas, qu'un laser « *lase* » ou non, souligne et spécifie en creux la dimension pratique du savoir dans les sciences expérimentales. Comme les artisans, les rugbymen, les tatoueurs ou les paysans, les scientifiques possèdent des savoirs inscrits dans leur corps, des gestes et des routines difficilement explicitables sous forme de protocoles universalisables.

On mesure donc, à l'aune de ces quelques exemples sociologiques, la multiplicité des implications concrètes d'une attention soutenue aux savoirs pratiques : ils engagent une réflexion sur les formes d'un apprentissage quotidien ; ils s'appuient sur l'étude des modalités concrètes de saisie corporelle du monde ; ils orientent l'action vers une mise en cohérence des objets, des corps et des situations.

---

[70] Steven Epstein, *Impure Science. AIDS, Activism and the Politics of Knowledge,* Berkeley, University of California Press, 1996.

[71] Phil Brown, « Popular Epidemiology and Toxic Waste Contamination: Lay and Professional Ways of Knowing », *Journal of Health and Social Behavior*, vol. 33, n° 3, 1992, p. 267-281.

[72] Madeleine Akrich et Vololona Rabeharisoa, « L'expertise profane dans les associations de patients, un outil de démocratie sanitaire », *Santé publique*, vol. 24, n° 1, 2012, p. 69-74.

[73] Freema Elbaz, « The Teacher's "Practical Knowledge": Report of a Case Study », *Curriculum Inquiry*, vol. 11, n° 1, 1981, p. 67.

[74] Michael Polanyi, *The Tacit Dimension*, Chicago, University of Chicago Press, 2009 [1966].

[75] Harry Collins, *Changing Order: Replication and Induction in Scientifique Practice*, Londres, Sage Publications, 1985. Sur la dimension pratique des sciences, voir également Andrew Pickering (éd.), *Science as pratice and culture*, Chicago, The University of Chicago Press, 1992.

Conclusion. Les traits persistants des savoirs pratiques

Depuis quelques décennies, chaque approche disciplinaire a donc permis de mettre en lumière certains aspects des savoirs pratiques[76]. De la pratique comme point de jonction anthropologique entre des socialisations élémentaires et l'environnement naturel, jusqu'à l'importance centrale donnée au corps en sociologie, qu'il s'agisse de constitution de collectif ou de mise en œuvre de savoirs, en passant par l'attention aiguë des historiens aux configurations sociales, économiques, et politiques, travailler à une synthèse historiographique sur les savoirs pratiques donne parfois l'impression de chercher à saisir l'insaisissable. Certaines caractéristiques transversales des savoirs pratiques se détachent néanmoins de ce foisonnement et se retrouvent dans les études qui composent ce dossier. Engagement des corps, modalités d'apprentissage et de transmission, tension entre efficacité et universalité, et enfin réflexivité (ou non) de ces savoirs constituent quelques briques qui pourraient permettre de continuer à construire une caractérisation de ces savoirs pratiques, compréhensive et attentive à leur diversité.

Savoirs pratiques, savoirs somatiques

Qu'on les décrive comme des « *savoirs de situation* »[77], ancrés localement dans des situations pratiques singulières ; des « *savoirs de fabrication* »[78], marqués par leur dimension technique ; des « *savoirs de la pratique* »[79], relevant d'une « *intelligence pratique du monde naturel* »[80] ; des savoirs relevant de la *mètis*, s'adaptant localement aux conditions toujours changeantes du réel ; comme la « *science du concret* » bricolant une intelligibilité du monde ; ou encore comme des « *savoirs tacites* », difficiles à expliciter et à transmettre, le bestiaire théorique des savoirs pratiques est marqué par l'importance centrale prise par les corps. En effet, la pratique n'est pas une relation théorique aux individus et aux choses, elle s'inscrit au contraire dans des gestes, des routines, des improvisations adaptées à des environnements et des conditions toujours spécifiques. La perception de (et l'action sur) ces environnements possède(nt) une dimension somatique essentielle, et les savoirs pratiques sont donc indissociables d'une emprise sur (et par) les corps.
Tous les textes de ce dossier interrogent, chacun sur leur terrain et à différentes périodes historiques, cette dimension somatique. Par l'accumulation de l'expérience, par les gestes répétés, le corps peut ainsi devenir le dépositaire d'un savoir acquis par la pratique. Catherine Lanoë restitue ainsi la richesse des savoirs accumulés par l'expérience des artisans gantiers-parfumeurs aux 16^{e} et 17^{e} siècles pour maîtriser la couleur et l'odeur du cuir de leurs gants. Jean-Charles Buttier étudie quant à lui la formulation et le partage, au début du 20^{e} siècle dans des journaux à tendance anarcho-syndicalistes, de savoirs pédagogiques. Les enseignants y valorisent l'expérience accumulée en classe et soulignent souvent l'importance de la pratique dans l'acquisition de connaissances chez les enfants, notamment par un engagement des corps dans des « *méthodes actives* ». Ce rapport actif, physique, au savoir, est bien sûr particulièrement aigu dans les savoirs mis en œuvre dans la salle de boxe thaïe où Akim Oualhaci a enquêté, ainsi que dans les savoirs militants des femmes avortantes que décrit et analyse Lucile

---

[76] Notre esquisse ne se veut absolument pas exhaustive ; nous n'avons parcouru brièvement que trois disciplines. Il en est bien d'autres qui traitent des savoirs pratiques (par exemple, le design ou les études sur l'art, voir par exemple Sébastien Proulx, « Le design à l'épreuve du concept de pratique », *Sciences du Design*, n° 2, 2015, p. 20-30 ; ou Jean-Paul Fourmentraux, *Art et Internet*, Paris, CNRS Éditions, 2010).
[77] Didier Schwint, « La routine dans le travail de l'artisan », *Ethnologie française*, t. 35, n° 3, 2005, p. 521.
[78] Didier Schwint, « Savoir artisan de fabrication et détournement du temps », *Sociétés*, n° 76, 2002, p. 33.
[79] Geneviève Delbos et Paul Jorion, *La transmission des savoirs*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1990.
[80] *Ibid.*

Ruault. Dans ces deux derniers cas, l'engagement extrême des corps s'articule explicitement à des enjeux politiques. En effet, le corps et les savoirs qu'il porte sont ici identifiés comme des vecteurs de socialisation et de réappropriation d'identités dominées. Qu'il s'agisse des savoirs pugilistiques, ou des savoirs de l'(auto)-avortement, les corps intègrent et participent à la constitution de rapports politiques au savoir. Point de jonction entre des dominations sociale et épistémique, les savoirs pratiques incorporés se trouvent ici également, et surtout, au cœur de dynamiques d'émancipation.

Transmettre des savoirs pratiques

Se déployant la plupart du temps en périphérie des institutions de connaissances, les savoirs pratiques se transmettent souvent selon des modalités peu régulées. Cela ne signifie pas que les apprentissages se fassent sans méthode, et l'acquisition de savoir-faire fait fréquemment l'objet de règles, parfois médiées par des formalisations écrites, comme dans le cas des « recettes manuscrites » des gantiers-parfumeurs, des écrits pédagogiques d'instituteurs, ou de la documentation technique constituée par les militantes du MLAL d'Aix. Mais lorsque le savoir pratique vient à être effectivement pratiqué, c'est-à-dire lorsque le corps s'en mêle, sa transmission ne peut être réduite à l'application de recettes ou de modes d'emploi. Comme le souligne James Scott dans sa description de la *mètis*, ainsi que Geneviève Delbos et Paul Jorion dans leur formalisation des « *savoirs de la pratique* », apprendre ces savoirs exige du temps, passe par l'interaction directe entre les individus, par l'implication des corps[81]. Pour transmettre ces savoirs tacites, qui ne sont pas (et parfois ne peuvent pas être) explicités, l'entraîneur de boxe thaïe, l'artisan, ou l'avortante montrent les mouvements, font avec, accompagnent, écoutent, s'adaptent à la situation et aux perceptions de l'autre. L'oralité joue ici un rôle crucial pour ajuster les gestes. Loin d'un modèle algorithmique d'apprentissage, qui consisterait à appliquer des instructions étape par étape, la transmission se fait par imitation, par imprégnation, par l'expérience davantage que par l'expérimentation.
Jean-Charles Buttier souligne ainsi l'importance de l'intuition et de la pratique mise en avant par les instituteurs anarcho-syndicalistes. Certains, pour construire leur pédagogie antiautoritaire, s'appuient explicitement sur l'empathie et l'écoute des enfants, développant une forme de *mètis* pédagogique[82]. On retrouve cette attention à autrui et aux conditions spécifiques de sa situation dans les séances d'apprentissage mutuel des « *femmes concernées* » par les avortements, relatées par Lucile Ruault. Cette « *convivialité attentionnée* »[83], structurant des collectifs de production et de partage de savoirs pratiques, se retrouve enfin dans les salles de boxe thaïe, dans les relations qui s'établissent entre les jeunes boxeurs et leur entraîneur (Akim Oualhaci).

Efficacité locale vs. *universalisation des savoirs*

Assumer ce quasi-oxymore qu'est le syntagme « savoir pratique » conduit à poser, même implicitement, la question épistémologique des rapports que ces savoirs pratiques entretiennent avec les « savoirs savants », ceux de la science, ceux que Geneviève Delbos et Paul Jorion qualifient de « savoirs scolaires ». Les rapports des savoirs pratiques avec les Lumières, puis

[81] James Scott, *L'œil de l'État, op. cit.*, p. 471-472.
[82] « *Leur désir, je l'épie, leur volonté m'indique leur besoin* » : Albert Thierry, cité dans l'article de Jean-Charles Buttier.
[83] Léo Chalet, Maxence Dutilleul, Volny Fages, Émile Gayoso, « "Make care" : des visières contre le Covid-19. Un programme de recherche », *La vie des idées*, 24 novembre 2020, https://laviedesidees.fr/Make-care-des-visieres-contre-le-Covid-19.html.

avec les institutions administrant l'autorité socio-épistémique, parcourent l'ensemble des textes du dossier – que l'on pense aux tensions entre les gantiers-parfumeurs et les encyclopédistes, à l'opposition entre instituteurs anarcho-syndicalistes et « pédagogues officiels », au manque de reconnaissance des savoirs pugilistiques par l'école, ou encore à la dissidence de certaines militantes féministes avortantes à l'égard du corps médical. Mais ce n'est pas par une entrée épistémologique interrogeant en quoi, et dans quelles limites, les savoirs pratiques seraient (ou non) effectivement des savoirs, que nous avons choisi d'aborder le thème de ce dossier. Comme nous l'avons indiqué au début de cette introduction, nous partons du principe qu'il existe une diversité de régimes de vérité, et que les savoirs pratiques participent pleinement de cette diversité.

Une question épistémologique nous semble néanmoins ne pas pouvoir être éludée si l'on cherche à identifier quelques traits persistants de ces savoirs pratiques : dans quelle mesure ceux-ci nous permettent-ils d'interroger l'articulation, qui s'est constituée historiquement avec l'institutionnalisation des sciences et techniques, entre efficacité et universalisation des savoirs[84] ?

Les travaux des anthropologues, historiens et sociologues évoqués dans cette introduction ont largement documenté et discuté les effets sur les savoirs pratiques de leur institutionnalisation par le discours scientifique (voire de leur institutionnalisation *en* discours scientifique). James Scott insiste beaucoup sur la tension qui existe, selon lui, entre une aspiration universaliste des savoirs savants (« *haut-modernistes* ») et des savoirs pratiques ancrés dans des situations locales garantissant leur efficacité concrète. Outre cette question délicate de l'efficacité[85], lorsque des savoirs pratiques sont intégrés à un corpus de savoirs savants, ils changent également de nature, leur statut socio-épistémique se transforme : d'une acculturation et incorporation située localement, ils se changent en protocoles généraux et universalisables. Ils deviennent ainsi transposables et transportables partout, mais perdent le lien étroit qu'ils entretenaient avec le terrain où ils étaient pratiques et avec les personnes qui les possédaient traditionnellement[86].

À l'opposé de cette dynamique d'universalisation des savoirs savants, les travaux cherchant à qualifier *en plein* les savoirs pratiques – et pas seulement *en creux* de la science instituée – permettent de désarrimer la question de l'efficacité des savoirs – difficilement séparable d'un jugement de valeur dans la modernité occidentale – de la théorisation qui en est faite, et de restituer, par ricochet en quelque sorte, tout le travail et, bien souvent, la violence associée à l'institutionnalisation des savoirs pratiques[87].

---

[84] Au travers de la question de l'universalisation, il ne s'agit pas d'interroger ici les rapports, problématiques et complexes, entre subjectivité et objectivité des savoirs, tel que les ont par exemple étudiés les épistémologues féministes qui ont mis le sujet connaissant au cœur de leurs analyses (Ilana Löwy, « Universalité de la science et connaissances situées », *in* Delphine Gardey et Ilana Löwy (dir.), *L'invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2000, p. 137-152).

[85] Pour une discussion approfondie sur l'efficacité des savoirs, comparant notamment les usages chinois et occidentaux de cette notion, voir François Jullien, *Traité de l'efficacité*, Paris, Grasset, 1996.

[86] « *De même, à la saliculture, ce ne sont pas les conditions universelles de la cristallisation du sel qui importent au paludier, mais bien les conditions de cristallisation du sel dans ses marais. Et les rapports entre les lois générales, telles que les énonce la physique, et la cristallisation effective* in situ *sont du même ordre capricieux que les rapports entretenus par les principes du verdissement et le verdissement de telle claire (huître) particulière*. […] *Il arrive encore qu'un représentant du savoir scolaire, pour qui la Nature se confond avec une orchestration harmonieuse de lois universelles, reproche à notre paludier de ne pas se servir du densimètre, rebaptisé pour la circonstance "pèse-sel" : une lecture attentive des graduations suivie d'une conversion aisée à l'aide d'une table, lui permettrait de savoir combien de sel il y a dans son eau, et lui épargnerait ainsi bien de la peine. "Ce n'est pas en pesant de l'eau qu'on fait du sel", lui répond notre paludier. Tout décontenancé notre Pécuchet se dit que, décidément, à la science, les paysans ne comprendront jamais rien*. » Dans Geneviève Delbos et Paul Jorion, *La transmission des savoirs, op. cit.*, chap. 4, § 31-32.

[87] Citons, une fois encore et pour le dire autrement, un extrait de l'ouvrage de Delbos et Jorion : « *Ce constat serait d'un intérêt mineur s'il n'y avait aujourd'hui cet accord unanime sur l'idée que la science constitue*

Mais… et les savoirs pratiques non réflexifs ?

La question de la réflexivité des savoirs pratiques est bien sûr une question abyssale dont il ne s'agit ici que de mentionner l'existence et d'évoquer quelques enjeux. Dans l'ensemble des travaux évoqués précédemment, l'identification, l'observation, la description, et l'analyse de savoirs relevant de la pratique, du *faire*, de l'expérience a permis, chez les chercheurs du monde académique, de déplacer le barycentre de leurs réflexions épistémologiques. Prendre au sérieux les savoirs pratiques a élargi considérablement le spectre des savoirs sur le monde qu'il est désormais légitime d'étudier. Cela a également permis de diversifier radicalement, et ceci est fondamental, le profil social et culturel des producteurs de savoirs, les lieux de leur production et de leur partage, et les formes prises concrètement par les connaissances. Identifier et s'intéresser aux savoirs pratiques a transformé les modalités d'enquête dans l'étude des sciences et des techniques, croisant toujours davantage les disciplines et accordant de place croissante à l'enquête de terrain. Laisser ouvertes les potentialités somatiques de production et de transmission de savoirs suppose probablement des formes de modesties analytiques, un rapport compréhensif aux acteurs étudiés, et, souvent, une implication expérientielle des chercheurs.

Néanmoins, à l'issue de cette déambulation dans le paysage des travaux sur les savoirs pratiques, nous ne pouvons contenir une interrogation : les savoirs pratiques sont-ils tous réflexifs ? Les savoirs pratiques sont-ils tous pensés – par les acteurs qui les pratiquent – comme des savoirs ? Et est-ce que le fait même de qualifier les savoirs pratiques comme des savoirs ne revient pas, d'emblée, à les rattacher aux savoirs savants ? Qu'en est-il des pratiques, des gestes, des connaissances – implicites ou non – qui ne sont pas perçus comme étant un savoir spécifique par leurs détenteurs eux-mêmes ? Ne sommes-nous pas fréquemment tentés, du côté des fabricants du savoir savant (académique), de projeter nos catégories, et en particulier celles de « savoirs » et de « réflexivité », sur des pratiques qui ne sont pas pensées ainsi par les personnes impliquées ? Probablement ne cesserons-nous jamais de nous débattre (et c'est heureux !) avec ces indispensables chausse-trappes de la réflexivité. Elles requièrent notre vigilance. Davantage encore, notre humilité. Peut-être qu'un pas supplémentaire est encore nécessaire pour cesser enfin de nous comporter en colons des savoirs pratiques.

---

l'étalon de ce qu'on appelle le savoir ; accord qui s'est construit sur le dos des savoirs pratiques systématiquement dévalués et dépossédés de toute prétention à la validité, surtout lorsqu'il s'est agi de savoirs détenus par des agents voués à la production économique. » *Ibid.*, chap. 4, § 11.